

L'Ami ukrainien

Bayan

Pramudith D Rupasinghe

*Traduit de l'anglais par
Jean-Paul Faure*

Des cheveux gris, en broussaille. La moitié du visage couverte d'une longue barbe grise. Une allure désinvolte, mais aussi impénétrable, qui contraste avec un front puissant et des yeux gris vif et brillants. À l'évidence, voilà une nature anticonformiste, avec des cheveux en liberté, agités par la brise soufflant sur la rivière Vorskla. Malgré un léger mouvement de tête quand il regarde les moineaux nourrir leurs nouveau-nés, il ne semble pas du tout dérangé par la proximité de la foule bruyante, celle de modestes estivants qui affluent à proximité de l'aire de repos, un camp de vacances. Ses yeux gris d'acier restent fixés loin sur les eaux tièdes qui coulent en aval, comme bercés par une mélodie à peine audible qui orchestre le chant de la brise avec le tempo de la rivière. Il a l'air en voyage, ses pensées noyées par son regard fixé sur les eaux.

« Certains arbres sont morts, certains ont grandi et d'autres, je ne me souviens plus très bien. » Il caresse son long nez pendant quelques secondes.

« Il y a des années, tout cela était plus restreint ; maintenant, les troncs s'affaissent en essayant de toucher le sol. »

Il rit bruyamment et l'instant d'après, il se tait.

« Je suis venu ici chaque été ; À cette époque, j'étais jeune et fort, intrépide et avenant ! »

Il rompt à nouveau le silence au bout de quelques minutes, mais ne parvient pas à cacher l'étau dont son cœur est chargé. On dirait que son nez étroit et pointu n'est pas suffisant pour libérer en un seul soupir tous les fardeaux de son âme.

« Des générations d'oiseaux, d'arbres et chaque goutte d'eau de la rivière Vorskla qui traverse cet endroit, connaissent l'histoire inachevée de ma vie. », Déclare-t-il en déboutonnant sa vieille chemise en lin marron, rapiécée à la main à de multiples endroits ; on pourrait facilement mal interpréter ce rafistolage, c'est plutôt une preuve de longévité qu'un signe de pauvreté. « Chacun possède un morceau de tissu qu'il ne veut pas jeter, quel que soit son aspect, sale ou vieux ; c'est sans doute là, dans ce raccommodage, que réside une sorte de confort céleste. » Il accroche soigneusement sa chemise sur une branche morte près de la rivière et saute dans les eaux. Il traverse la rivière à la nage comme s'il ne pouvait pas étouffer l'envie de se rendre à cet endroit éloigné sur lequel se sont fixés ses yeux.

Il sort de l'eau, traverse la rive comme un enfant qui vient de rentrer de l'école et s'allonge sur le tapis d'or, des fleurs de pissenlit qui s'étendent jusqu'au bout de l'horizon et embrassent le ciel.

« Les fleurs pissenlit - *oduvanchiki*, elles sentent le même parfum depuis soixante-dix ans. »

Il parle assez fort pour être entendu de l'autre côté de la rive. « Mais le temps a volé leurs couleurs. » Il doit penser qu'elles ont été plus brillantes dans le passé.

« Oui, elles sont plus pâles et plus faibles, mais elles sentent comme avant. »

Il prend un pissenlit, l'observe quelques instants et le jette à la hâte dans l'eau courante.

« Vous êtes là-haut dans l'immensité du ciel, et la terre est en train de mourir ! » Proclame-t-il, de manière saugrenue. Il ramasse un tas d'herbes mortes et le jette comme un enfant qui jouit de sa grande liberté et du bonheur de vivre en pleine nature. Il parle au soleil et exprime son regret d'être trop sévère avec les petites plantes. Elles forment pourtant la couverture de velours vert

sur laquelle il passe la plupart de son temps, allongé à lire un livre sur la berge.

Une personne joyeuse, un sourire épanouit et des yeux pétillants. On pourrait facilement penser qu'il n'est qu'un vieil homme, fou peut-être ! Oui, une personnalité difficile à comprendre. Saisir la beauté du monde dans lequel il vit n'est certainement pas à la portée de chacun. Explorer son univers de folie apparente, fait de force et de sagesse, semble pour le moins ardu.

À l'instant suivant, il est dans les eaux en train de nager.

« L'eau est divine ! », dit-il à un auditeur invisible en émergeant de la rivière. Il tire alors sur un vieux sac de cuir et en sort quelques pommes, des concombres, des tomates, des morceaux de graisse de porc salés appelés *salo* et un vieux livre épais et rêche. Il s'allonge paisiblement et commence à lire, complètement absorbé, comme s'il était plus attentif à sa lecture qu'à son environnement envahi de gens qui prennent un bain de soleil autour de lui.

Avant que le voyage langoureux du soleil d'été ne prenne fin, il installe une tente en toile sur la rive même du fleuve et se glisse à l'intérieur aussi facilement qu'un Inuit entrant dans un igloo.

Maintenant, le silence engendre une attente instinctive. Elle se propage en une irrésistible obsession d'entendre ou de voir ce que le vieil homme va bien pouvoir faire par la suite.

Le soleil ne s'est pas tout à fait retiré du jour et cependant, les moineaux ont terminé leur gazouillis quotidien avec leurs nouveau-nés, interrompant leurs mélodieuses symphonies jusqu'au lendemain matin. Au-delà du frétillement des poissons à la surface des eaux et du *tyek-tyek* écho d'un bûcheron dans une pinède voisine, seul le brusque battement de plumes d'ailes de volatiles, parmi les feuilles, brise l'atmosphère somnolente. Même s'il est fort probable que le vieil homme dorme et ne sorte que le

lendemain matin, la pensée immédiate qui retient l'observateur est qu'il vaut mieux attendre que de mal juger par impatience.

Au soleil couchant, au moment où la transformation céleste des couleurs apparaît dans le ciel derrière la haute cime des pins, une agréable mélodie s'élève de l'abri en toile, suspendant le souffle pendant quelques secondes : un air apaisant et harmonieux. Le vieil homme joue du bayan en solitaire comme si cet instrument, un accordéon chromatique, était un compagnon reclus pour cette nuit d'été, ou probablement davantage pour toute la vie restante.

Et puis les notes de musique s'arrêtent pendant quelques instants suite à un son maladroit qu'un bon auditeur ne pourrait pas ignorer. Il essaye alors de localiser les touches en cause avec ses doigts tremblants. À travers une petite fenêtre en toile laissée ouverte dans son abri, son tâtonnement est visible. Il regarde ses doigts et rit bruyamment. Il continue à regarder ses doigts, puis sa paume. Un large sourire écarte ses lèvres libérant un profond soupir qui emporte les feuilles d'un vieux journal sur son bayan.

« Tu es devenu dur comme cette vie pour moi. », Murmure-t-il à son bayan.

Jadis, il jouait encore de son instrument préféré avec toutes ses facultés. Ce soir, il reprend son bayan et recommence à jouer. Alors à présent, il est clairement audible que ses doigts tremblent sur les touches en métal dur. Ils ajoutent un trémolo à la mélodie comme si c'était intentionnel. Il continue à jouer jusqu'à ce que la lune monte dans les cieux obscurcis.

Puis il se tait, ajoutant ainsi une journée de plus à une nature apaisée jusqu'aux premiers rayons du soleil levant et les premiers gazouillis.

Avant que le parfum ambrosiaque de la violette - *fialki* ne soit vaincu par le bleuet - *vaselki* en fleurs, qui racole les

irrépressibles abeilles, il s'essuie les yeux, des yeux qui ne sont plus somnolents bien qu'ils ne soient toujours pas complètement ouverts, comme s'ils ne voulaient pas trahir son ascendance moldave. Puis, il se verse l'eau d'une vieille bouteille russe et attrape une pomme qu'il a cueillie la veille à la main sur un arbre près de la rivière.

« C'est la terre, pas l'arbre, qui détermine le goût du fruit... » murmure-t-il en regardant la pomme à moitié croquée.

« La dernière fois, c'était plus croustillant qu'aujourd'hui... » ajoute-t-il et l'expression morose qu'il porte sur son visage suggère bien qu'il regrette cette saveur du passé.

« Ce que le temps a produit ne peut pas être totalement perdu ! », dit-il à peine debout en regardant le pommier près de la rive du fleuve.

« C'est ainsi ! Tu ne peux rien y faire, sauf continuer à respirer jusqu'à ce que le dernier fruit tombe et que la dernière branche sèche. Ensuite, tout cela est ajouté au sol noir qui va permettre de te nourrir pour continuer à vivre. Rappelle-toi ! C'est le voyage éternel de la vie, qui est juste un processus d'interdépendance. Tout ce que tu saisis doit être rendu ! » Il prend alors une profonde inspiration et s'arrête, puis un sourire radieux illumine son visage ridé, soulevant sa barbe de quelques centimètres autour de son menton.

*La petite rivière coule,
À travers les montagnes,
À travers les forêts,
Tôt le matin, le ciel vocalise :
« Lever de soleil, lever de soleil ! »
L'eau se promène le long de la terre,
Elle baigne la patrie,
Et tout, autour, prend vie,*

Chante la terre, chante !

Pour commencer sa journée à l'extérieur de la tente, il se dirige vers la rivière en chantant à voix haute, puis en parlant alternativement aux arbres qui dansent dans la brise comme une coterie de baladins, ensuite en écoutant les oiseaux qui jouent comme le meilleur orchestre symphonique de la nature, et finit par regarder les fleurs qui égayent de leurs costumes bigarrés cette belle fête matinale.

Avec un vieux livre dans sa main droite, une serviette en coton ouzbek sur ses épaules nues et une pomme dans sa main gauche, il marche jusqu'au bord de la rivière et s'accroupit. Il laisse sa serviette sur l'herbe et place son livre dessus. Une étrange paire de lunettes à monture de cuivre repose délicatement sur son long nez tandis qu'il continue de contempler un enclos de tournesols à peine visible à travers le brouillard qui, ce matin-là, se rapproche.

« Comme tout ce qui appartient aux hommes, ce jardin, avec ses tournesols, est laissé à l'abandon ; cet enclos s'est vidé davantage qu'il n'a su grandir ! », son monologue n'est plus un secret pour ceux qui résident à proximité du camp, à l'aire de repos. Le vieil esprit est désormais libéré des peurs et de la timidité. Il ne vit plus en société, mais pour lui-même. Alors ses oreilles sont devenues sourdes aux voix humaines et purement raccordées au cosmos. À l'évidence, il est sensible aux couleurs de la nature et sourd aux célébrations humaines, bruyantes ou extravagantes, toutes proches de lui.

« Au lieu d'améliorer la beauté de la nature, le temps la consomme égoïstement, tout comme les hommes le font. » Ses yeux brillent, des boules de feu, aucune colère perceptible. Mais c'est bien de la tristesse et non de la rage, et le vieil homme est si affecté que ses yeux ne peuvent seulement que briller sans pleurer.

« Quand j'étais petit garçon, à cette époque, Klymentove était un paradis. Puis ici, ce fut l'occupation avec les troupes allemandes en uniforme. » Il observe attentivement le pont de fer sur la rivière.

« Beaucoup d'interdits, bien sûr, les nôtres étaient également là. »

Il se tait brusquement et ne parle plus du tout du reste de la journée. Toujours sur la rive, il demeure pensif jusqu'à ce que le soleil se couche en un ciel rouge, mystique, flamboyant. Il n'a probablement rien mangé de la journée à l'exception de sa pomme matinale. Puis tout à coup, il se lève ; il est près de neuf heures du soir, le soleil d'été peut encore le guider le long de la rive du fleuve, alors il se précipite vers le pont. En quelques minutes, sa silhouette au mouvement rapide est absorbée par l'obscurité tombante et son monologue s'achève peu à peu dans le silence.

*Les pommiers et les poiriers ont fleuri,
Les brumes de la rivière se sont répandues en nuée,
Elle est sortie et a pris place, Katyusha !
Sur la rive élevée, sur le rivage,
Elle est sortie et a chanté des poèmes sur son jeune ami,
Cet aigle de la steppe en devenir,
Tout sur celui qu'elle aimait tant,
Celui dont elle chérissait et gardait les lettres.*

En marchant sur les violettes qui fleurissent secrètement, leur parfum envoûtant s'ajoute à chaque respiration, alors il se met à chanter sur un ton plus guilleret, puis précipitant son retour sous la tente, il s'accompagne au son du bayan.

Katyusha, la chanson traditionnelle soviétique, celle de la jeune fille qui attend son soldat bien-aimé, semble déclencher quelque chose dans la mémoire du vieil homme. Maintes et maintes fois, il entonne le même refrain tout en

jouant de son bayan. Après un long moment, Katyusha et bayan s'estompent, imperceptibles, dans la nuit.

Tôt le lendemain matin, sa moto, une java, est prête à partir. Sa tente est pliée et placée sur le porte-bagages, attachée par une corde en nylon. Puis il s'assoit étrangement au bord de la rivière et regarde de l'autre côté de la rive comme s'il laissait quelque chose qu'il n'aurait pas pu emporter avec lui. Au bout d'un moment, il bondit sur ses pieds comme un petit nouveau-né, plein d'énergie, et se dirige vers sa java, stationnée sous un pêcher.

« Pervomaysk nous attend. Tu dois m'y emmener prudemment ! », dit-il en regardant sa moto, rouillée et bien décrépite.

« Je ne sais pas encore combien de temps tu seras en mesure de me servir si je ne peux plus rien obtenir de toi ! » Il fait le tour de la moto posée sur ses béquilles et l'observe plus en acheteur qu'en propriétaire.

« Tu es devenue bien lourde et rapide pour mon vieux corps ! » Ses paroles sont suivies d'un sourire qui ressemble davantage à un effort instinctif pour cacher le stress qui lui pince le cœur.

« Merci pour les kilomètres que nous avons parcourus au fil des ans ! Sans toi, jusqu'à présent, mes pauvres jambes n'auraient pas réussi. »

Il touche délicatement le siège abîmé de sa vieille moto et sombre un court instant dans une pensée profonde. Puis il enfourche la moto et règle les rétroviseurs. Une fois de plus, il regarde son visage dans le miroir et là, avec une nette insouciance, caresse sa barbe.

*Oh, ce n'est pas une étoile céleste qui a brillé,
Mais c'est sur la terre que la fleur s'est épanouie,
Là où l'herbe est comme de la soie verte,
Et le matin est venu,
Mais la fleur n'a pas été trouvée !*

Il fait démarrer la moto en chantant. Son bayan silencieux repose à côté de lui, sur le siège en cuir relativement plus grand que celui d'une moto moderne.

Dans un nuage de fumée noire, sa java quitte l'aire de repos et les locaux du camp. Un autre été vient de s'achever avec ses rêveries quotidiennes au bord de la rivière. Au moment où la fumée se dissipe dans l'air, sa silhouette disparaît au bout du chemin de terre qui serpente à travers la forêt de pins.

*Ivan Nikolayevich
104/1 Karl Marx Street
Pervomaysk, Hlukhiv
Sumy
Ukraine*

Le vieil homme a oublié son livre ancien sous le chêne, là où il a pris l'habitude de le lire pendant plus d'un mois. Intitulé : « L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État - Friedrich Engels », et sous le titre, en clair, en écriture manuscrite, se trouve sa probable adresse personnelle. Ce livre, à même le sol, témoigne, telle une effigie, de la patience, de l'harmonie et de la constance du vieil homme comme s'il se tenait encore là, debout ; un unique rappel de sa présence passée dans le camp. Ainsi, l'adresse écrite sur le livre devient une énigme à l'attention du lecteur un peu curieux. Mais il n'est pas garanti que cela puisse le guider exactement vers l'endroit où se trouve, peut-être, une découverte inattendue. Cette simple adresse manuscrite ouvre donc l'espoir de rejoindre cet homme et son bel et étrange univers.

*

**

Et puis après la chaleur de l'été, vient habituellement l'insupportable humidité de l'automne. Et le livre est là, à la réception, dans le poussiéreux bureau du camp de vacances, comme s'il devait se reposer avant d'entreprendre un long voyage. Sa présence, avec cette adresse manuscrite en première page, est chargée d'une force invisible qui retient l'attention. Celui qui tourne les pages et lit, se laisse facilement convaincre de la nécessité de restituer cet ouvrage à la vieille âme, son propriétaire, et de devoir en parler avec lui. Entre les pages, dont la plupart sont déchirées et jaunies par la saleté, se trouvent des fragments de feuilles jusqu'à présent restées à l'écart et comportant des bribes d'écriture quelque peu étonnantes.

*Lorsque les moineaux s'envolent avec leurs nouveau-nés,
Mon balcon n'est plus en vie.
Mais tant qu'ils chantent dans le cerisier à côté de ma
chambre,
Je n'ai aucune raison d'être malheureux.*

Ces phrases sont griffonnées sur un morceau de papier soigneusement plié en quatre comme s'il devait être envoyé à un ou une inconnue. Peut-être à la Nature, celle-là même, dont Ivan Nikolayevich est amoureux.

« D'abord, je vais oublier mon stylo, puis mon chapeau de fourrure, ensuite mon portefeuille, mais une fois que j'aurais oublié ma paire de lunettes, je dois avouer que je devrais plutôt oublier de respirer ! », a-t-il écrit sur un vieux morceau du journal soviétique, La Pravda, à la suite d'un article sur l'amnésie.

Ses pensées semblent fonctionner de manière un peu mystérieuse et surprenante. On a du mal à savoir s'il aime encore la vie, ou progressivement, s'il continue d'apprendre à la supporter ? Alors que la vieillesse conquiert

impitoyablement chaque cellule de son corps, il doit pourtant bien sentir qu'il est encore assez crédule et fort pour retrouver l'énergie de sa jeunesse ! A-t-il perdu espoir petit à petit avec l'intention que personne ne le remarque ? Jusqu'à ce que l'ultime cellule de son corps soit épuisée, peut-être veut-il humblement vivre et respirer la dernière goutte d'air de ses poumons ? Et pourtant, il pourrait se contenter tout simplement, d'être heureux et gai, en ménageant son ego vieillissant ! Peut-être n'a-t-il aucun souvenir de ce qui a fait sa jeunesse ? Cela l'aurait amené probablement à être plus dans le respect et tout aussi bien dans la dignité ! Selon toute vraisemblance, il est plutôt indifférent au terme de sa vie qui approche. C'est une nouvelle vie, au royaume des cieux, qu'il attend, pour se reposer en paix.

La poésie de ces griffonnages un peu évasifs sur du vieux papier date apparemment de quelques décennies – celle de l'époque soviétique. Son lyrisme incite à vouloir le rencontrer en tête-à-tête, Ivan Nikolayevich. Comme l'envie de rencontrer un peintre après avoir admiré son œuvre. C'est une force aussi irrésistible et naturelle que celle des saisons lorsqu'elle dilue le jaune de l'été en ocre de l'automne. L'opportunité d'explorer l'indiscernable dans le regard brillant et profond du vieil homme suscite un flagrant et puissant désir.

À mon silencieux compagnon,

Repose-toi avec moi en été, mon vieux livre !

Accompagne-moi en automne, dans les champs humides, à travers l'air embué ;

Mais surtout ne le respire pas, c'est asphyxiant !

En hiver glacial, réchauffe mon âme, avec tes mots enivrants,

Et laisse plonger mes pensées profondément dans l'océan de la philosophie,

Complètement noyées et ivres de visions sous-marines,

*Ainsi je verrai les réalités abandonnées secrètement
pendant des siècles,
Momifiées dans cet obscur fond sous-marin que l'on
appelle la vie,
Et au printemps quand la nature rajeunit,
Quand les symphonistes commencent à souffler des
mélodies à mon bayan,
Alors je ferai une grande pause,
Peut-être celle de la retraite.*

Ivan Nikolayevich.

Très probablement, la page mise en signet, avec un morceau de vieux carton arraché à une boîte de céréales, indique la dernière page. Celle qu'il a lue ou relue, pendant ces vacances d'été. Avec ce poème, il souhaite que le livre l'accompagne jusqu'à la fin de l'hiver.

Dans sa tête blême, les craintes, les inquiétudes et les incertitudes innombrables se sont lentement transformées en mots, enveloppés et glissés, dans les vieux papiers du livre. Tout comme cet été, quand il était au bord du fleuve, son attitude stoïque cache encore un regard introspectif.

Un vieux livre d'une idéologie en survie - le communisme, avec ses feuillets plus ou moins bien brochés à sa reliure, une colonne vertébrale fragile de plusieurs décennies. L'épaisse couche de crasse et de poussière engluée à la couverture témoigne de son usage et du nombre de fois où il a été lu et déplacé. Cet ouvrage et son aspect, mis à part les écrits poétiques de ses pensées, donnent un résumé des années de difficultés de la vie d'Ivan Nikolaïevitch.